

LE PARADOXE LEVI-STRAUSS

Peu d'intellectuels auront autant marqué leur discipline et plus largement la vie intellectuelle de leur siècle que Claude Lévi-Strauss, à l'origine du mouvement structuraliste et premier anthropologue à accéder à l'Académie française en 1974. Toutefois, dans l'une de ses dernières interviews, il déclarait ne plus se reconnaître dans le monde actuel, un monde qui selon lui court à sa perte.

L'œuvre de C. Lévi-Strauss, abondante, complexe, multiforme, écrite dans un français raffiné, se caractérise également par son aspect paradoxal. Ainsi commence-t-il « Tristes Tropiques » (1955) par cette fameuse phrase : « Je hais les voyages et les explorateurs » (1). Un comble, pour un homme qui a passé sa vie à étudier les « autres » et qui a donné le goût de partir à tant de jeunes chercheurs en ethnologie. Cette aversion de C. Lévi-Strauss pour les voyages peut s'expliquer par l'exil auquel il fut contraint en 1940, quand il a dû fuir le régime de Vichy pour se réfugier aux Etats-Unis. Il avait découvert sa vocation quelques années auparavant, en menant deux expéditions scientifiques au Brésil, auprès des Indiens *Caduveo*, *Bororo* et *Nambikwara*. Ce seront les deux seules véritables recherches de terrain de toute sa carrière. Mais quels terrains exceptionnels ! A cette époque, les peuples qu'il rencontre n'ont encore jamais connu, ou très peu, de contacts avec l'homme blanc et la civilisation occidentale. Malheureusement, certains d'entre eux vont rapidement être condamnés à disparaître ou à changer radicalement de mode de vie. Autant dire que ce genre de rencontre est devenue inimaginable de nos jours.

Si C. Lévi-Strauss déteste les voyages, c'est également qu'il y voit quelque chose de futile. Dans la description qu'en donnent les explorateurs, il n'y aurait selon lui que des anecdotes sans intérêts et des témoignages qui frisent la mystification. Son ambition est tout autre : il veut faire de l'ethnologie une discipline analytique, rigoureuse, débarrassée de ses penchants exotiques et paternalistes. Tel est le grand projet de C. Lévi-Strauss : faire de l'ethnologie une science sociale, une anthropologie s'appuyant sur les modèles de la sociologie, de la linguistique, de la sémiologie et des mathématiques.

Dans ses travaux, il va donc insister sur la parenté et le langage comme clés de compréhension de la culture, notion qui ne se limite donc pas à ce qu'on désigne sous le terme de « coutumes » ou de « mode de vie », mais s'intéresse plutôt à l'organisation de la société, aux échanges, aux productions mentales, techniques et architecturales. S'ouvrent alors pour l'anthropologie de vastes champs de recherche encore peu explorés dans les années 1950-60, où le structuralisme va servir de référence. Celui-ci repose sur l'idée que l'on peut déduire des règles de parenté, des pratiques culinaires, des mythes ou des modèles de classification que l'on rencontre dans les différentes cultures, des combinaisons que l'on peut analyser et réduire à des formules de type grammaticale ou mathématique, comme la linguistique le fait avec les langues. De ces élaborations collectives, souvent inconscientes, C. Lévi-Strauss déduit sa notion de structure : un ensemble de relations entre des éléments qui ne valent pas pour eux-mêmes, mais qui prennent sens en fonction de la place qu'ils occupent les uns par rapport aux autres : « une structure offre un caractère de système, écrit-il. Elle consiste en éléments tels qu'une modification quelconque de l'un d'eux entraîne une modification de tous les autres. » Certes, il est à remarquer que sa définition de la structure n'est pas toujours la même dans son œuvre. Il lui sera également reproché d'avoir voulu réduire les productions humaines et les rapports sociaux à des modèles formels et la culture à une valeur différentielle, lui enlevant tout caractère essentialiste. Pour C. Lévi-

Strauss, la culture n'est qu'un ensemble de manifestations collectives qui présentent, « par rapport à d'autres, des écarts significatifs » (2). Une telle conception est à la base du relativisme culturel qu'il défend notamment dans un autre ouvrage très célèbre « Race et histoire » (3). Ainsi, l'anthropologue français fait-il table rase des considérations évolutionnistes qui règnent encore dans sa discipline après la Seconde Guerre mondiale. Il propose non pas de comparer les cultures en fonction d'un modèle de développement unique, linéaire et continu, mais sur le fait que chaque culture possède « sa façon particulière de résoudre des problèmes, de mettre en perspective des valeurs, qui sont approximativement les mêmes pour tous les hommes. » (4). De même, quand C. Lévi-Strauss évoque ce qu'il appelle la « pensée sauvage », il ne veut pas signifier une forme de pensée simpliste ou ignorante, mais entend bien démontrer au contraire que la pensée de ceux qu'on a longtemps appelés « les sauvages », est tout aussi logique que la nôtre, ceci mis à part qu'elle n'est pas encore une pensée « domestiquée en vue d'obtenir un rendement ».

Cependant, et cela n'est certainement pas le moindre des paradoxes, C. Lévi-Strauss fut autant salué pour avoir participé à la déconstruction de l'idéologie raciste, en soulignant l'originalité de chaque culture et en affirmant que personne ne peut juger l'une d'entre elle supérieure aux autres, qu'il ne fut critiqué pour avoir avancé l'idée que la diversité culturelle devait être sauvegardée à tout prix, au risque de donner raison aux défenseurs de la race, de l'autochtonie et de la tradition. En effet, 20 ans après « Race et histoire », considéré comme un classique de l'antiracisme, C. Lévi-Strauss écrit une suite intitulée « Race et culture » (5), également à la demande de l'UNESCO. Ce deuxième texte fit scandale car, prenant en compte l'uniformisation progressive des cultures, l'auteur affirmait qu'elles tendaient vers l'entropie, du fait de leur mélange, c'est-à-dire vers leur propre dégradation et non pas vers un enrichissement réciproque. Si pour C. Lévi-Strauss, c'est la différence des cultures qui rend leur rencontre féconde, le fait qu'elles soient aujourd'hui devenues si proches, tant géographiquement que culturellement et linguistiquement, lui apparaît comme une menace pour l'humanité toute entière.

On comprend mieux dès lors pourquoi, le fondateur de l'anthropologie structurale ne se reconnaît plus dans cette « civilisation mondiale, destructrice de ces vieux particularismes auxquels revient l'honneur d'avoir créé les valeurs esthétiques et spirituelles qui donnent son prix à la vie » (6). Ses doutes ne s'adressent peut-être pas tant au développement historique d'une civilisation en particulier qu'à l'impossibilité de notre monde à penser l'altérité sans la rejeter dans la barbarie ou au contraire la réduire à quelque chose d'insignifiant : « on ne peut à la fois se fondre dans la jouissance de l'autre, s'identifier à lui, et se maintenir différent », écrit-il (7). Pour C. Lévi-Strauss, si l'on n'est pas capable de mesurer l'importance de la préservation de la diversité culturelle au niveau mondial, à l'instar de la diversité naturelle, l'intolérance subsistera par-delà les métissages culturels, ethniques ou raciaux. Sur une planète devenue trop petite, face à une démographie croissante et conséquemment à une limitation croissante des ressources énergétiques et alimentaires, les conditions requises pour une cohabitation des différences dans la tolérance sont aujourd'hui bien loin d'être réalisées : « d'une part une égalité relative, d'autre part une distance physique suffisante » (8). Autrement dit, cette cohabitation devra passer conjointement par le respect des cultures et de la différence, par une meilleure redistribution des richesses et par la préservation accrue des ressources et des espaces naturels.

Notes :

- 1) Tristes Tropiques (1955), Paris, Plon
- 2) Anthropologie structurale (1958), Paris, Plon, p. 325.
- 3) Race et histoire (1952, 1987), Paris, Denoël, Folio
- 4) Race et histoire, p. 50.
- 5) Race et culture, texte paru pour la première fois en 1971, dans la Revue internationale des sciences sociales, publié dans Claude Lévi-Strauss, livre collectif, Paris, Gallimard 1979, pp. 427-462.
- 6) Race et culture, p. 461.
- 7) idem
- 8) idem, p. 458